

LA DOCUMENTATION ANTIRELIGIEUSE

Publication trimestrielle — N° 53. Janvier 1936

Abbé Joseph TURMEL

JÉSUS

Sa Vie Terrestre



Prix : 2 francs

AUX ÉDITIONS DE L'IDÉE LIBRE

L 4154

JÉSUS

SA VIE TERRESTRE

Abbé Joseph TURMEL

JÉSUS

SA VIE TERRESTRE

I

Prix : 2 francs

AUX EDITIONS DE L'IDÉE LIBRE

1,36

Vient de paraître :

DU MEME AUTEUR

HISTOIRE DES DOGMES

(tome V). Un fort volume, 579 pages in-8. (Editions Rieder
et aux Bureaux des Editions de l'*Idée-Libre*.)

On est incapable de comprendre Jeanne d'Arc si on ignore que cette sublime enfant a eu en face d'elle les Anglais maîtres d'une partie de la France.

On ne peut rien comprendre non plus à la Révolution de 1789 si l'on ne connaît les abus effroyables dont vivait une poignée de privilégiés et dont souffrait la masse immense du peuple français.

D'une manière générale les grands événements de l'histoire sont inintelligibles tant qu'on les isole du milieu où ils se sont produits. Si nous voulons comprendre l'œuvre de Jésus, nous devons d'abord nous renseigner sur la situation du peuple juif à son époque.

1. — ETAT DU PEUPLE JUIF A L'EPOQUE DE JESUS

C'est l'asservissement, le joug. Le peuple juif qui, jadis, du temps de David, formait une nation glorieuse, a perdu tout son éclat d'autrefois. Vaincu par les Chaldéens, il a été emmené par eux en captivité à Babylone. Puis il a passé successivement sous la domination des Perses, des Grecs, des Syriens. Pourtant les Machabées ont réussi à lui rendre l'indépendance (165 avant notre ère). Indépendance éphémère qui a disparu au bout d'un siècle.

Au joug des Chaldéens, des Perses, des Grecs, des Syriens a succédé un autre joug : celui de Rome. Le peuple juif subit la domination romaine. Cela depuis l'an 63 avant notre ère, date où Pompée a pris d'assaut Jérusalem et a eu l'audace de pénétrer dans le Temple. Le mal s'est encore aggravé en l'an 6 de notre ère, quand le gouverneur romain Quirinius a soumis la Judée à l'impôt et, pour réaliser cette mesure, a infligé au peuple juif l'humiliation du dénombrement (Joseph, *Antiquités* 17, 10 : 18, 1).

Or, ce peuple si durement éprouvé se considère comme l'Élu de Dieu, et il rappelle avec fierté les miracles prodigieux accomplis jadis par le ciel pour le faire sortir de l'Égypte et le mettre en possession de la Palestine. Ce passé merveilleux est pour lui le présage d'augustes destinées. Il compte obtenir un jour l'empire du monde. D'ailleurs les prophètes lui ont prédit l'avenir le plus glorieux dans plusieurs oracles notamment dans celui-ci (Isaïe 60, 3) :

« Des nations marchent à ta lumière et des rois à la clarté de tes rayons. Lève les yeux et regarde ; ils se rassemblent tous et viennent vers toi ».

Aussi le contraste qui sépare son espérance mystique de la réalité l'affecte péniblement. Sa douleur éclate dans le poème écrit au lendemain de la victoire de Pompée (*Psaumes de Salomon ps. 17*) et où l'auteur, après avoir rappelé le triomphe de l'« Impie », se tourne vers Dieu pour lui dire : « Et tu ne l'as pas empêché ! ». Le dénombrement de Quirinius changea la douleur en exaspération. Alors un juif entreprenant leva l'étendard de la révolte. Il expliqua à ses compatriotes que la mesure prise par Rome était un empiétement sur les droits de Dieu seul seigneur et roi, et que l'insurrection contre Rome était le plus saint des devoirs. D'autres suivirent son exemple. Tous finirent par rencontrer sur leur chemin la puissance romaine qui les brisa. Mais tous, avant d'arriver à cette issue inévitable, entraînèrent les foules crédules qu'ils éblouirent par leurs prodiges. Tous inoculèrent au peuple Juif la foi, une foi ardente à la rédemption nationale, c'est-à-dire à la délivrance du joug romain. Ils furent des sauveurs d'un jour. Ils furent surtout des précurseurs, et ils préparèrent la grande révolte de 66 dans laquelle s'abîma la nation juive.

C'est à cette phalange qu'appartient Jésus. Lui aussi entreprit d'arracher son pays au joug de la puissance romaine et de lui rendre l'indépendance. Lui aussi prêcha la rédemption nationale, la délivrance. Lui aussi paya de sa vie son entreprise patriotique. Il expira sur une croix. On va exposer ici successivement son programme, ses miracles, sa carrière, son portrait moral.

II. — LE PROGRAMME DE JESUS

Il tient dans cette formule rapportée par le plus ancien des évangélistes Marc 1, 15 :

« Le temps est accompli, le royaume de Dieu est proche ».

La tradition qui fait intervenir « le royaume des cieux » ne date que du second siècle et elle est artificielle. Marc et Luc ne connaissent que le royaume de Dieu. Jésus n'a jamais fait mention du royaume des cieux qui ne paraît que chez Matthieu et chez Jean ; il s'est borné à annoncer le royaume de Dieu.

Que voulait dire cette formule qui, laissée à elle-même, est énigmatique ? Demandons à Jésus comment il l'a interprétée lui-même. Demandons ensuite à ses auditeurs comment il l'ont comprise.

Jésus a expliqué son programme dans deux circonstances principales, à savoir au cours du dernier repas qu'il a pris avec ses disciples et devant le tribunal de Pilate.

Au cours du dernier repas les disciples se disputèrent la préséance. Pour apaiser cette querelle Jésus leur dit à tous (Luc 22, 29) :

« Je dispose du royaume en votre faveur comme mon Père en dispose en ma faveur, afin que vous mangiez et

boirez à ma table dans mon royaume, et que vous soyez assis sur des trônes pour gouverner les douze tribus d'Israël ».

Il prononça aussi ces paroles qui annonçaient pour le lendemain l'inauguration du royaume de Dieu, d'un royaume où l'on boirait du vin (Luc 22, 18) :

« Je ne boirai plus désormais du fruit de la vigne jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu ».

Une dizaine d'heures au plus après ce repas Jésus fut amené devant le tribunal de Pilate sous l'inculpation d'exciter son pays à la révolte, de mettre obstacle au paiement du tribut à César et de se dire lui-même roi (Luc 23,2). En entendant prononcer ce dernier mot (Luc 23,3) :

« Pilate interrogea Jésus en ces termes : Es-tu le roi des Juifs ? Jésus lui répondit : Tu le dis (c'est-à-dire : Oui, je le sais) ».

Ces déclarations nous mettent en face d'un royaume qui fera de son chef le roi des Juifs, d'un royaume qui s'étendra sur les douze tribus d'Israël, c'est-à-dire sur le peuple juif tout entier. Il reproduira donc l'ancien royaume de David. Il en sera une copie, une réédition. Il aura son siège dans la Palestine. Il sera donc terrestre dans toute la plénitude du mot. D'ailleurs les disciples y festoieront à la table du maître : on y boira du vin, du jus de la vigne, donc du vin de la nature de celui que nous buvons. Seulement rien ne peut être fait avant que soit brisée la puissance romaine actuellement maîtresse du pays. Et, comme ce résultat est au-dessus des forces humaines, comme l'intervention divine est seule capable de le réaliser, le royaume annoncé sera l'œuvre du bras puissant de Dieu. Voilà surtout pourquoi il est appelé le royaume de Dieu. Pourtant à cette raison fondamentale s'en ajoute une autre accessoire. Débarrassé des Romains

ainsi que des juifs apostats vendus aux Romains qui souillent aujourd'hui de leur présence la Palestine et qui vont être exterminés, le nouveau royaume sera encore le royaume de Dieu en ce sens que seuls les serviteurs de Dieu en seront les habitants. Et ceci explique la prescription (Marc 1, 15) :

« Repentez-vous et croyez à la bonne nouvelle »

qui complète l'annonce du royaume de Dieu. Elle s'adresse aux juifs qui, par entraînement, par faiblesse, ont plus ou moins favorisé la puissance romaine. Elle leur enjoint de cesser immédiatement tout rapport avec les impies, sous peine de partager leur sort et d'être exterminés avec eux. Au début de la prédication le royaume était annoncé comme prochain. On vient de voir que, dans le dernier repas, son inauguration est fixée au lendemain puisqu'elle coïncidera avec le prochain repas.

Voilà comment Jésus a interprété le royaume de Dieu. Voyons comment ses auditeurs l'ont compris. Luc nous a déjà appris qu'au cours du dernier repas les disciples se disputèrent la préséance. Et nous lisons dans Marc 10,37 qu'à l'approche de Jérusalem Jacques et Jean dirent au maître : « Accorde-nous d'être assis l'un à ta droite, l'autre à ta gauche quand tu seras dans la gloire ». Les promesses de Jésus ont allumé dans l'âme des disciples des sentiments d'ambition. Elles ont donc été prises par eux à la lettre. Après ses disciples Jésus a eu pour auditeurs ceux qui l'ont amené devant le tribunal de Pilate en l'accusant d'exciter son pays à la révolte, de mettre obstacle au paiement de l'impôt et de se donner le titre de roi (voir plus haut). Ces gens, eux aussi, ont pris à la lettre le programme dont ils ont entendu l'exposé.

Sans doute leur malveillance qui n'est pas niable au-
torise les soupçons. Mais Jésus a été à même d'inflir-
mer un démenti aux griefs dont il était l'objet. Il y a
eu invité par Pilate qui, pour s'éclairer, lui a deman-
dé s'il était le roi des Juifs. La réponse, que nous
avons lue, loin d'infirmar l'acte d'accusation le con-
firme. Dira-t-on que Jésus, en donnant sa réponse, a
fourni des précisions qui l'expliquaient ? Mais Marc
et Matthieu sont aussi muets que Luc sur ces préci-
sions. Qui croira que ces trois évangélistes ont poussé
l'incurie jusqu'à laisser dans l'ombre un point capital
de la pensée du maître ? D'ailleurs les soldats romains
ont assisté à la scène de l'interrogatoire. Comment
l'ont-ils comprise ? Ils ont, nous dit Marc 15, 17, re-
vêtu par dérision Jésus d'un manteau de pourpre ;
ils lui ont posé sur la tête une couronne d'épines ; ils
se sont prosternés devant lui en lui criant : « Roi
des Juifs ! » ; après l'avoir crucifié ils ont placé au-
dessus de sa tête l'inscription : « Le roi des Juifs ».
Ces outrages qu'ils lui ont prodigués ne leur seraient
même pas venus à la pensée si Jésus, interrogé sur ses
titres à la royauté, avait expliqué que son royaume
n'était pas de ce monde et n'avait rien de matériel.
Ce commentaire, que des chrétiens imagineront plus
tard, Jésus ne l'a même pas ébauché. Et les soldats
romains ont pris à la lettre son titre de roi des Juifs
parce que lui-même n'y a apporté aucune restriction.

III. — LES MIRACLES DE JESUS

Plein d'enthousiasme pour le programme de Jésus (voir plus loin) le peuple de la Galilée demanda à l'envoyé du ciel de guérir ses malades, surtout les névrosés dont le mal était, à cette époque, attribué à la méchanceté des démons et qu'on appelait pour ce motif démoniaques. Les malades se présentèrent parfois eux-mêmes pour obtenir leur délivrance. D'autres fois Jésus, de sa propre initiative et sans en être prié, a exercé les pouvoirs dont il passait pour être dépositaire. En bref le prédicateur du royaume a fait fonction de thaumaturge.

Aujourd'hui les guérisons prétendues miraculeuses sont l'œuvre de la foi ardente des malades. Ceux-ci sont convaincus qu'ils vont être guéris, et la conviction absolue qui les anime produit dans leur organisme une réaction salutaire plus ou moins durable. Ils sont guéris au moins provisoirement parce qu'ils attendaient leur guérison. C'est la foi qui guérit.

Comment les choses se passaient-elles en Galilée ? D'où venaient les cures merveilleuses qui y étaient accomplies ? L'aventure de Nazareth rapportée par Marc 6,1-5 nous donne sur ce point des renseignements décisifs. Jésus revint un jour dans ce pays où s'étaient passées ses premières années. Ses compatriotes, qui se rappelaient son enfance, refusèrent de croire à ses prétentions et ne lui témoignèrent que du dédain. Cet accueil eut une conséquence que Marc ne peut dissimuler et que l'aveu suivant enregistre :

« Il ne put faire là aucun miracle (*ouk edunato ekei poiesai oudemian dunamin* ; voir plus loin la suite du texte) »

Notons l'expression « il ne put ». Jésus ne refusa pas des miracles à ses compatriotes pour les punir de leur incrédulité. Sa vertu thaumaturgique fut paralysée par le dédain auquel elle se heurta. Ce qui guérissait les malades de la Galilée, c'était leur foi au prédicateur du royaume. A Nazareth il n'y avait pas de foi ; les guérisons firent défaut comme le ruisseau cesse de couler quand la source est tarie.

Les troubles pathologiques sont pour le physiologiste des contre-épreuves précieuses qui éclairent à leur manière le fonctionnement régulier de l'organisme. L'accident de Nazareth est pour l'historien des dogmes une contre-épreuve du plus haut prix. Les cures accomplies par Jésus étaient l'œuvre de la foi des malades. Tous les prodiges évangéliques qui passent sous ce gabarit peuvent être acceptés sans la moindre hésitation. Telle cette pauvre femme qui était affligée d'une perte de sang, qui disait en elle-même (Marc 5,28) : « Si je puis seulement toucher ses vêtements, je serai guérie », et qui, après les avoir touchés, fut momentanément libérée de son mal. Elle avait la foi ; cette foi l'a sauvée.

Mais partout où intervient un mal sur lequel la confiance du patient n'a pas de prise, le récit qui relate la guérison est dénué de valeur. Ajoutons que, le plus souvent, des indices matériels de son inexactitude ne font pas défaut. L'erreur a des causes diverses. Parfois son point de départ est une fausse interprétation d'un fait naturel. L'exemple le plus célèbre de ce genre d'erreur est la guérison de l'épileptique. Voici comment la scène est rapportée par Marc 9, 20 :

« Aussitôt que l'enfant vit Jésus, l'esprit l'agita avec violence. Il tomba à terre et se roula en écumant... Jésus voyant accourir la foule menaça l'esprit impur et lui dit : Esprit muet et sourd, je te l'ordonne, sors de cet enfant et n'y rentre plus. Et il sortit en poussant des cris et en l'agitant avec une grande violence. L'enfant devint comme mort, de sorte que plusieurs disaient qu'il était mort. Mais Jésus l'ayant pris par la main le fit lever et il se tint debout ».

Les crises épileptiques ont une évolution dont les phases sont bien connues. Quand le cycle est achevé, la convulsion cesse et le malade revient à l'état normal où il restera jusqu'à la prochaine crise. Le récit de Marc contient une description et une interprétation. La description très exacte nous met en face d'une convulsion épileptique (noter surtout l'écume à la bouche) qui, comme toute chose, a une fin et à laquelle succède le calme causé par l'épuisement. L'interprétation de Jésus et du peuple rapportée par le narrateur consiste à mettre le terrible mal au compte d'un esprit invisible qu'une adjuration prononcée d'une voix terrifiante met en fuite. C'est elle qui transforme en un prodige un fait conforme au cours naturel des choses.

A la même catégorie appartient la scène du démoniaque de Gêrasa (Marc 5, 1-20). Là aussi il y a une description exacte et une interprétation fantaisiste. La description se résume en ceci : Un névropathe, hors

d'état de maîtriser ses nerfs surexcités, est saisi par une crise au moment où Jésus l'aborde. Il se jette sur un troupeau de porcs qui paissent dans le voisinage, frappe les uns, effraie les autres par ses vociférations, et finalement pousse toutes ces pauvres bêtes dans le lac de Tibériade où elles se noient. Après quoi ses nerfs épuisés le laissent tranquille et Jésus le déclare guéri. L'interprétation est celle-ci : le malheureux logeait dans son corps plusieurs centaines de démons ; ces esprits mauvais expulsés par Jésus élisent domicile dans les porcs et les précipitent au fond du lac. Là encore c'est l'interprétation qui change en miracle un fait naturel exactement rapporté. Dans les deux cas l'erreur, à laquelle l'ignorance des anciens temps ne pouvait échapper, est inexorablement repoussée par notre mentalité nourrie de science positive.

A côté des miracles créés par l'interprétation ignorante des populations se placent ceux qui proviennent de scènes concertées. L'échantillon le plus connu de ce genre est l'histoire du paralytique à qui Jésus dit :

« Lève-toi, prends ta paillasse et va-t-en chez toi »

et qui, sa paillasse sur le dos, s'en va immédiatement chez lui (Marc 2, 3-13). La guérison est sensationnelle. Mais l'exhibition l'est encore plus, car l'infirme est introduit au moment où Jésus, dans la maison de Pierre, a devant lui une foule assemblée pour entendre parler du royaume. Et, pour l'introduire, les porteurs ne trouvent rien de mieux que de le descendre par le toit de la maison qu'ils ont préalablement découvert. Pourquoi cette présentation insolite ? Dira-t-on que la foule entassée devant la maison en obstruait l'entrée ? Mais elle n'était là que momentanément et elle allait bientôt partir comme elle était venue. Pour-

qu'on ne pas attendre son départ ? Et puis était-il donc impossible de se frayer un chemin à travers ses rangs ? L'opération n'eût pas été plus longue que celle dont on fit l'emploi. En tout cas elle eût été moins périlleuse. Hisser un homme perclus au-dessus d'un toit même peu élevé et de là le descendre avec des cordes ne va pas sans de grands dangers. Comment les porteurs n'ont-ils pas reculé devant la crainte d'un accident qui eût été mortel ? Comment l'infirmes lui-même s'est-il prêté à une manœuvre dans laquelle il pouvait laisser sa vie ?

On reste d'abord frappé de stupeur, et cette impression pénible se prolonge jusqu'au moment où l'on parvient à expliquer l'énigme. Il n'y a pas deux explications. Il n'y en a qu'une qui est celle-ci : Le soi-disant perclus avait l'usage de ses membres ; il monta sur le toit avec sa paille par ses propres moyens ; et, en cas d'accident dans la descente, il était sûr de tomber sur ses pieds. La guérison du paralytique est une scène concertée dans laquelle cinq ou six compères sont intervenus. L'objectif était d'éblouir des spectateurs naïfs et d'étaler sous leurs yeux la puissance thaumaturgique de Jésus. Le but a été atteint. Un autre exemple du même genre se trouve dans la scène de l'homme à la main desséchée (Marc 3, 1) à qui Jésus dit en pleine synagogue : « Tiens-toi debout au milieu... étends la main » et dont la main fut immédiatement guérie.

A une troisième classe de récits erronés appartiennent les scènes où entrent des miracles accomplis en secret. Un cas de ce genre arriva à Bethsaïde (Marc 8, 22-26) où Jésus invité à toucher un aveugle, le conduisit hors du village, lui mit de la salive sur les yeux et lui imposa deux fois les mains. L'aveugle commença à voir après la première imposition ; après la seconde il voit parfaitement. Alors Jésus le renvoie chez lui en lui disant : « N'entre pas au village ». Le récit nous

met en présence d'une guérison dans laquelle la foi du patient n'a pu intervenir, donc en présence d'un miracle proprement dit. Mais pourquoi, avant l'opération, l'aveugle a-t-il été mené à l'écart ? Et pourquoi, l'opération terminée, a-t-il reçu l'ordre de ne pas retourner au village ? D'ordinaire Jésus accomplissait ses prodiges en pleine synagogue et devant les foules. Le mystère, si contraire à ses habitudes, dont il s'entoure, est lui-même bien mystérieux. Ici encore nous avons devant nous une énigme à résoudre. Et l'unique solution est celle-ci : Jésus, dont la foi ardente comptait en tout et partout sur le secours de Dieu, faisait tout de même une différence entre la cécité et les troubles nerveux produits par les démons. Invité à guérir un aveugle, il n'a pris conseil que de sa confiance en Dieu et il a décidé de se mettre à l'œuvre. Mais, sans douter du succès, il a prévu néanmoins que l'opération pourrait être laborieuse, qu'elle exigerait peut-être du temps et, pour ne pas être gêné par la foule, il est allé travailler à l'écart. Comment finit l'expérience ? A en croire le narrateur, elle fut couronnée par un succès complet. Mais, s'il en avait été ainsi, le miraculé guéri à l'écart eût été ramené triomphalement au village comme un témoin irrécusable de la puissance thaumaturgique du prédicateur. Or injonction lui fut faite de retourner chez lui en cachette. Ce renseignement, qui n'a pas pu être inventé, inflige un démenti absolu à l'allégation du narrateur. La confiance de Jésus dans l'intervention divine n'obtint aucun résultat, et le miracle escompté fit place à un échec.

On trouve chez Marc d'autres miracles accomplis dans les mêmes conditions que la guérison de l'aveugle de Bethsaïde et sur lesquels la foi du patient n'a pu avoir aucune prise. Citons par ordre d'importance la résurrection de la fille de Jaïre 5, 36-43 ; la guérison du sourd-muet de Décapole, 7, 32-37 ; la guérison du

lépreux, 1, 40-45. Le sourd-muet a été guéri par l'emploi de la salive et l'introduction des doigts dans les oreilles de l'infirme : tout s'est passé loin de la foule. La fille de Jaïre a été ramenée à la vie en présence de quatre ou cinq témoins : il n'y a pas eu de témoin de la guérison du lépreux, aucun, en tout cas n'est mentionné. Pour ces trois prodiges Jésus s'est entouré de mystère en donnant des ordres pour que tous restassent secrets. L'observation faite au sujet de l'aveugle de Bethsaïde s'applique donc ici. Ces prétendus miracles sont en réalité des échecs inexactement rapportés. On lit que, dans deux cas (lépreux et sourd-muet) la volonté expresse de Jésus ne fut pas respectée et que, malgré les ordres du maître, les prodiges furent divulgués. Ces allégations contredites par le contexte ne peuvent être que des interpolations insérées dans le texte primitif. D'ailleurs la résurrection de la fille de Jaïre et la guérison de l'aveugle de Bethsaïde ne sortirent pas du secret prescrit par Jésus. Signalons aussi dans la scène du sourd-muet une précision que les commentateurs affectent souvent de ne pas voir, et une autre dans la scène du lépreux. Le prétendu sourd-muet avait simplement la parole difficile (*mogilalon*, la Vulgate est ici inexacte) ; il n'était donc pas complètement muet, par conséquent il n'était pas non plus complètement sourd. Le prodige eût consisté, non à créer l'usage de l'ouïe et de la parole, mais seulement à le développer. C'est sur ce prodige que porta l'échec. Quant au lépreux, Jésus, dit le texte 1, 43, l'expulsa avec un mouvement d'indignation » (*embrimesamenos autô*). Cette indignation et cette expulsion accentuent la conclusion à laquelle le mystère nous avait déjà conduit. Jésus n'a pu guérir l'homme qu'il a violemment repoussé et le récit qui est mis sous nos yeux est vicié par une grave inexactitude.

Il nous reste à mentionner chez Marc quatre récits de miracles reposant sur un fond historique et dans

lesquels la foi n'est pas intervenue, à savoir la scène de la tempête sur le lac de Tibériade, celle de l'aveugle de Jéricho, la multiplication des pains, la malédiction du figuier. Commençons par la tempête. Jésus traversait en barque le lac de Tibériade et dormait sur un coussin, quand soudain il fut réveillé par ses disciples lui apprenant avec effroi qu'une tempête s'était déchaînée et que des paquets d'eau tombaient dans la barque. Jésus « menace » le vent et dit à la mer : « Silence ! Tais-toi ! » La tempête s'apaise et les disciples se disent les uns aux autres : « Quel est donc celui-ci à qui le vent et la mer obéissent ? » Tel est le récit de Marc 4, 37-41. Comme dans les histoires de l'épileptique et de l'agité de Gêrasa nous devons mettre à part les faits et l'interprétation des faits. L'interprétation, celle du maître et celle des compagnons, est orientée vers le miracle : Jésus est bien convaincu que les éléments déchaînés ont obéi à ses menaces impérieuses (ce qui n'exclut pas une certaine mise en scène) et les disciples ont la même conviction. Mais, pour qui s'en tient à l'expérience, les tempêtes du lac de Tibériade sont nécessairement moins terribles que celles de l'Océan lesquelles s'achèvent souvent sans désastre. Pour notre mentalité la tempête apaisée est un fait naturel que l'ignorance aidée par la mise en scène a interprété en miracle.

L'aveugle de Jéricho (Marc 10, 46-52) était un mendiant qui, se trouvant sur le chemin de Jésus, lui demanda sa guérison. Mais la note naïve de Marc nous apprend qu'avant de l'obtenir, il alla en sautant (*anapedesas*) vers le maître ; ce que les malheureux frappés de cécité sont incapables de faire. Ne cherchons pas si la scène a été concertée. Ce qui est sûr, c'est que le prétendu aveugle ne l'était pas.

Marc décrit deux multiplications des pains (6, 33-8, 1) ; mais Luc n'en mentionne qu'une (9, 12). De ce

fait, confirmé par plusieurs autres on est autorisé à déduire qu'un seul de ces prodiges a un noyau historique et que l'autre résulte d'une confusion. Le noyau historique tient en ceci : Jésus séduisait les foules en leur annonçant la restauration prochaine du royaume de David. Un jour quelques centaines de Galiléens le suivirent et décidèrent d'aller avec lui jusqu'à Jérusalem. Jésus, ne pouvant éconduire ouvertement ces importuns, profita des ténèbres de la nuit pour prendre le large et disparaître sur le lac de Tibériade. Les pauvres gens rebroussèrent chemin et rentrèrent chez eux. Pour ne pas s'avouer à eux-mêmes leur mécompte et l'avouer aux autres, ils donnèrent de la disparition du maître un motif honorable. Le reste est l'œuvre du narrateur (ou plus probablement de son garant) qui a dramatisé les faits et tourné la mésaventure en miracle.

Voici le miracle du figuier maudit tel qu'il est rapporté par Marc 11, 12 et 11, 20. Un jour que Jésus entouré de ses disciples passait devant un figuier chargé de feuilles avant l'époque normale de la maturation, il crut que les feuilles étaient les indices de fruits soit d'arrière-saison, soit précoces et il s'apprêta à cueillir ces fruits pour apaiser sa faim. L'arbre n'avait pas une seule figue. Dans un accès de dépit Jésus lui infligea une sentence de malédiction. Le lendemain le maître et les disciples passant par le même endroit constatèrent que l'arbre maudit était desséché et Jésus s'adressant à ses disciples leur montra dans ce prodige la preuve que la confiance en Dieu n'était jamais déçue. Ce miracle du figuier maudit crée un grand embarras aux apologistes qui sont obligés d'expliquer que Jésus, Verbe incarné, n'a pas été induit en erreur en cherchant du fruit dans un arbre qui n'en avait pas. Après avoir résolu le problème à l'aide de la logomachie, ils célèbrent la puissance thaumaturgique du maître qui, d'un mot, dessèche un

arbre. Pour nous, ce qui retient notre attention ce sont les questions suivantes : Premièrement en maudissant un arbre qui avait trompé son attente, qui ne possédait pas les fruits soit précoces soit tardifs que son feuillage annonçait, Jésus ne s'est-il pas comporté comme les impulsifs qui ne savent pas commander à leurs réflexes ? Deuxièmement le dessèchement dont l'arbre est frappé le lendemain n'est-il pas l'effet d'une de ces supercheries dont les thaumaturges ont si souvent donné le spectacle ? L'arbre n'a-t-il pas été frappé à la racine en cachette par un affidé, pour en imposer à la crédulité des assistants ? Et, comme il nous est impossible d'écarter les problèmes, nous ne pouvons non plus échapper aux solutions qui s'imposent : la malédiction du figuier a été un acte déraisonnable ; le dessèchement appartient à la catégorie des scènes concertées, il a sa place à côté du paralytique et de l'homme à la main desséchée.

Arrêtons ici cet examen dont ont été provisoirement éliminés les miracles créés de toutes pièces par la fiction et qui seront étudiés plus tard. Notre enquête, on le voit, a amplement confirmé la conclusion qui ressortait de la mésaventure de Nazareth. Tous les prodiges qui reposent sur un noyau historique et dans lesquels la foi n'a pu intervenir, sont ou des échecs systématiquement déformés, ou des faits naturels exactement décrits mais interprétés de travers, ou des scènes concertées c'est-à-dire des expédients charlatanesques. Les seules guérisons miraculeuses accomplies par Jésus sont celles qui ont dû leur origine à la foi des patients. Et, selon le mot de Marc, là où Jésus ne rencontra pas la foi, il ne *put* faire aucun miracle. Avant d'aller plus loin je dois signaler une interpolation que jusqu'ici je n'ai pas mentionnée. Après avoir déclaré que Jésus ne « put » faire à Nazareth aucun

miracle, le texte de Marc tel que nous l'avons aujourd'hui ajoute : « si ce n'est qu'il guérit quelques malades en leur imposant les mains ». Mais il saute aux yeux que les guérisons accomplies par l'imposition des mains étaient miraculeuses et que cette fin de phrase, où Jésus fit quelques miracles, contredit le début où nous lisons qu'il n'en put faire aucun. Comme il est impossible à un auteur de se contredire grossièrement dans la même phrase, on voit clairement que cette finale est une surcharge insérée longtemps plus tard par un pieux lecteur que le texte primitif de Marc scandalisait. Uniquement préoccupé de dissimuler le scandale dont il était offensé, il n'a pas pris garde à la contradiction qu'il introduisait. N'aurait-il pas d'ailleurs entendu parler de guérison n'ayant rien de miraculeux ? Dans cette hypothèse son interpolation serait du pur verbiage et aucun accroc ne serait fait au texte primitif de Marc qui dit que Jésus ne put faire aucun miracle.

IV. — LA CARRIERE DE JESUS

Depuis Luc on admet universellement que les parents de Jésus habitaient Nazareth et que Jésus lui-même y a passé son enfance. La ville de Nazareth est totalement inconnue à l'Ancien Testament et à Josèphe. Dans l'endroit 6, 1 où il mentionne la « patrie » de Jésus, Marc n'indique pas le nom de cette patrie. Chez Luc (18, 37 et *Actes* 2, 22, etc.) Jésus porte le nom de *Nazôraïos*, terme dont l'étymologie obscure ne se rattache certainement pas à Nazareth. La même observation s'applique à l'épithète *Nazarenos* accolée à Jésus dans Marc 1, 24 et (d'après certains manuscrits) 10, 47. Utilisons sans la discuter la tradition inaugurée par Luc et disons que Jésus est né à Nazareth ; mais ajoutons que, pour localiser cette cité inconnue, on a pris à tout hasard une ville de la Galilée et qu'on l'a affublée du nom dont on avait besoin.

Deux mots d'abord sur le titre dont les disciples et le public se servaient pour désigner Jésus et sur ceux

que Jésus se donnait à lui-même. Dans Marc 11, 21 et 14, 45 Jésus est appelé *Rabbi*, terme qui veut dire Maître, Patron. L'expression *Didaskalos* que Marc met dans la bouche du père de l'épileptique 9, 17 et plusieurs fois dans la bouche des disciples 4, 38, n'est que la traduction grecque de *Rabbi*. Concluons que Jésus était salué sous le nom de *Rabbi* par ses disciples et par le public. Les autres dénominations qu'on rencontre dans les autres évangiles et même chez Marc 5, 7 sont sans valeur historique.

Jésus, pour se consoler de sa mésaventure de Nazareth, dit (Marc 6, 4) : « *Un prophète n'est méprisé que dans sa patrie, parmi ses parents et dans sa maison* ». Selon ce texte historique Jésus se présentait lui-même comme un prophète. Quant à l'expression *Fils de l'homme*, elle a été inventée par Etienne qui, convaincu que Jésus résidait depuis sa mort au ciel, a cru voir la confirmation de sa croyance dans un oracle de Daniel 7, 13 où il est question d'un fils d'homme résidant sur les nuées des cieux. Jésus n'a jamais eu l'idée de s'appeler fils de l'homme. A plus forte raison ne s'est-il jamais appelé fils de Dieu ou fils par opposition au Père. Les textes où ces titres sont mis dans la bouche de Jésus sont dénués de toute valeur historique.

Jésus avait quatre frères et au moins deux sœurs (Marc 6, 3). Ses frères, dont nous avons les noms, s'appelaient Jacques, Joseph, Jude et Simon. Quand il commença à exposer le programme d'action dont nous avons parlé, sa mère Marie crut qu'il avait perdu l'esprit et, accompagnée de ses autres enfants, elle essaya de l'arrêter 3, 21. Mais Jésus protégé par la foule qui l'écoutait avec enthousiasme échappa à l'entreprise de sa mère et de ses frères qu'il renia vigoureusement 3, 31. Le récit de Marc tel que nous l'avons aujourd'hui a été victime d'une interpolation destinée

à l'obscurcir. Voici la scène (Jésus est entouré d'une foule considérable) :

« Les siens (*hoi par'autou* que la Vulgate traduit par *sui*) ayant appris qu'il était là vinrent pour se saisir de lui (*kratesai auton*), car ils disaient : « Il a perdu l'esprit » (*hotei exeste* que la Vulgate traduit par *in furorem versus est*) — (ici 22-30 dissertation sur Bêelzébub qui chez Luc 11,15 et chez Matthieu 12,24, appartient à un cadre étranger, qui visiblement n'est pas à sa place, qui a été empruntée à Luc par un inconnu du second siècle et insérée entre 21 et 31 à seule fin d'obscurcir le texte primitif de Marc) —. Sa mère et ses frères vinrent et, se tenant dehors, ils envoyèrent l'appeler. La foule était assise autour de lui et on lui dit : « Voilà que votre mère et vos frères sont dehors et vous demandent ». Et ils répondit : Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » Et regardant ceux qui étaient assis autour de lui, il dit : « Voici ma mère et mes frères ».

Jésus fit d'abord sa propagande dans la Galilée, pays situé à une vingtaine de lieues au nord de Jérusalem. Les textes suivants nous font connaître l'accueil qu'il reçut (Marc 1, 21) :

« Jésus entra d'abord dans la synagogue (de Capharnaüm) et il enseigna. On était frappé de sa doctrine ; car il enseignait comme ayant autorité et non comme les scribes. Le soir, après le coucher du soleil, on lui amena tous les malades et les démoniaques. Et toute la ville était rassemblée devant sa porte... 2,1. Quelques jours après, Jésus revint à Capharnaüm. On apprit qu'il était à la maison (de Pierre) et on accourut en si grand nombre que l'espace devant la porte ne put contenir tout le monde... 2, 12. Jésus

sortit de nouveau du côté de la mer. Toute la foule venait à lui et il l'enseignait... 3,7 Jésus se retira vers la mer avec ses disciples. Il fut suivi par une foule nombreuse venue de la Galilée, de la Judée, de Jérusalem, de l'Idumée et d'au-delà du Jourdain... 3,10 Car, comme il faisait beaucoup de guérisons, tous ceux qui avaient des maladies se jetaient sur lui pour le toucher. »

D'autres témoignages pourraient être apportés. Ceux-ci suffisent. Les foules, partout où elles le pouvaient, se rassemblaient autour de Jésus et suivaient ses pas. Sans doute le thaumaturge était pour quelque chose dans cette affluence. Mais la fascination était produite par le docteur qui disait (ici page 9) : « Le temps est accompli, le royaume de Dieu est proche ». Les populations qui exécraient le joug romain, rêvaient de la gloire du grand roi David, accueillaient avec enthousiasme l'annonce du royaume prochain.

Jésus séjourna d'abord à Capharnaüm au nord-ouest du lac de Tibériade. Et, à Capharnaüm, son domicile habituel était la maison de Pierre, son premier disciple. Pendant quelque temps, Capharnaüm semble avoir été son quartier général, d'où il sortait pour aller dans les pays environnants faire de la propagande, où il revenait après des excursions plus ou moins prolongées. Partout où il allait, il prêchait alors dans les synagogues (Marc 1, 39). Mais les témoignages suivants nous mettent en face d'une situation différente :

« Marc 1,45 Jésus ne pouvait plus entrer publiquement dans une ville. Il se tenait dehors, dans des lieux déserts, et l'on venait à lui de toutes parts. 3,9 Il chargea ses disciples de tenir toujours à sa disposition une petite barque afin de ne pas être pressé par la foule. — 4,1 Jésus se mit de nouveau à enseigner au bord de la mer (lac de Tibé-

riade). Une grande foule s'étant assemblée auprès de lui, il monta et s'assit dans une barque sur la mer. Toute la foule était à terre sur le rivage... 4,35 Ce même jour, sur le soir, Jésus leur dit (à ses disciples) : Passons à l'autre bord (du lac de Tibériade). Après avoir renvoyé la foule, ils l'emmenèrent dans la barque où il se trouvait.... Ils arrivèrent à l'autre bord de la mer (lac) dans le pays des Geraséniens — 5,21 (le lendemain) Jésus dans la barque regagna l'autre rive où une grande foule s'assembla près de lui. >

Ici Jésus est préoccupé d'éviter, autant que possible, le séjour des bourgades, de se tenir à l'écart dans des endroits d'un abord difficile et d'être toujours prêt à traverser en barque le lac, à passer d'une de ses rives à l'autre. Cette préoccupation est encore plus sensible dans d'autres textes qu'il serait trop long de rapporter mais qu'on peut lire chez Marc, et où l'on voit le maître multiplier les traversées du lac. L'explication de ce séjour dans les endroits déserts et de cette instabilité perpétuelle nous est fournie par un texte de Luc (13, 31) où nous lisons que des informateurs vinrent dire à Jésus : « Va-t-en, pars d'ici, car Hérode veut te tuer ». Jésus put d'abord agiter la Galilée en toute liberté. Puis il fut traqué par les émissaires d'Hérode Antipas, fils d'Hérode le Grand. Le seul moyen d'échapper à leur poursuite était de pénétrer à l'improviste dans un canton, d'y rester juste le temps nécessaire pour permettre aux foules enthousiastes de se rassembler, puis de partir rapidement sans attendre l'arrivée de la police d'Antipas. D'ordinaire la traversée du lac mettait fin au danger immédiat. Pourtant ce moyen de salut fut un jour insuffisant. Jésus se vit obligé de franchir la frontière de la Palestine et de chercher un refuge dans le pays de Tyr (Marc 7, 24). Refuge assuré, mais où toute propagande était impossible, puisque les gens du pays totalement étrangers aux

regrets comme aux espérances du monde juif ne revaient point d'une libération nationale et que le mot même de libération n'avait pas de sens pour eux. Jésus, dès qu'il crut la bourrasque passée, quitta cet abri momentané et rentra dans la Palestine en passant par le territoire de Césarée de Philippe (Marc 8, 27).

C'est alors qu'il prit la grave résolution de quitter définitivement la Galilée où il avait en vain attendu l'intervention divine, et de forcer en quelque sorte Dieu à déployer sa puissance, en allant provoquer l'autorité romaine dans son repaire, c'est-à-dire à Jérusalem.

Sur ce voyage nous sommes renseignés par l'endroit suivant de Marc 10, 32 :

« Ils étaient en chemin pour monter à Jérusalem et Jésus était devant eux. Les disciples étaient troublés et le suivaient avec crainte. »

Jésus plein d'une confiance absolue en Dieu qui ne pouvait manquer de le secourir, marchait à l'ennemi comme à la victoire. Mais les disciples, dont la foi était moins robuste, n'auguraient rien de bon d'un contact avec la garnison romaine. Dans les pages qui précèdent Marc mentionne 8, 32 une réflexion bourrue de Pierre, une riposte indignée de Jésus, une question inquiète de Pierre 10, 28 suivie d'une réponse très rassurante du maître. Mais les récits, dans l'état où nous les avons, sont tellement mutilés, bouleversés, encombrés d'interpolations qu'il nous serait impossible de débrouiller ce chaos si nous n'avions pour nous diriger le passage 10, 32 qu'on vient de lire. Eclairés par cette information précieuse, nous sommes en mesure de reconstituer les faits défigurés par les interpolations. C'est en réponse à l'annonce du voyage à Jérusalem.

salon que Pierre se mit à manger (épithète, *incrépant* dans la Vulgate). Et c'est comme suite à des murmures irrespectueux qu'il reçut la réponse indignée : « Retire-toi de moi, satan, car tu ne comprends rien aux choses de Dieu, tu n'as que des pensées humaines ». C'est pour rassurer de nouveau l'inquietude de Pierre que Jésus lui dit : « Il n'est personne qui ayant quitté à cause de moi et à cause de la bonne nouvelle sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, ses enfants, ses terres, ne reçoive le centuple ». Cette réponse accompagnée sans doute d'explications et de précisions qui ont été supprimées, dissipa les inquiétudes des disciples et enflamma leur ambition. Deux d'entre eux, Jacques et Jean, voyant déjà le royaume de David rétabli, demandèrent immédiatement à occuper les premiers postes (voir ici p. 11). Leur prétention porta ombrage aux autres disciples dont l'indignation ne resta pas dissimulée. Jésus apaisa le conflit. Puis la petite troupe gonflée par l'espérance et accompagnée d'une escouade de femmes (Luc 23, 49 ; plusieurs de ces femmes suivaient déjà Jésus dans la Galilée, Luc, 8, 2) poursuivit allègrement sa marche vers la gloire, c'est-à-dire vers Jérusalem. Luc a sans doute en vue cet incident quand il dit 19, 11 qu'à l'approche de Jérusalem les disciples comptaient assister immédiatement à l'inauguration du royaume de Dieu.

Jésus voulut avoir une entrée triomphale à Jérusalem. Et il l'eut. Il pénétra dans la ville sainte sur une monture que les disciples étaient allés chercher. Marc nous apprend 11,8 que beaucoup de gens étendirent leurs vêtements sur le chemin et que d'autres répandirent des branches. Il rapporte aussi les acclamations de la foule. En temps ordinaire cette petite manifestation eût été impossible ; en tout cas la garnison romaine l'aurait arrêtée immédiatement. Mais la fête de Pâques approchait ; les pèlerins affluaient. Tous connaissaient l'agitateur de la

Galilée, tous lui étaient dévoués. C'est grâce à cette foule que le triomphe royal fut réalisé et qu'il put passer inaperçu.

Après l'entrée la première démarche du nouveau roi fut d'aller au temple pour inspecter les lieux et se rendre compte du coup à faire (Marc 11, 11). Muni des renseignements nécessaires il se retira dans le village de Béthanie pour y passer la nuit. De retour, le lendemain, il bouscula les vendeurs et les changeurs qui se tenaient dans la cour du temple. Le savant Hiérocles, qui vivait à la fin du troisième siècle, dit que Jésus avait racolé une bande de neuf cents partisans (Lactance, *Divinæ institutiones* 5, 3. Migne 6. 557 ; lire la note de 556 ; ces partisans étaient fournis par les pèlerins venus de la Galilée). Ce renseignement, qui est peut-être exagéré, doit contenir un noyau de vérité.

La royauté de Jésus inaugurée solennellement par l'entrée triomphale à Jérusalem et par l'expulsion des vendeurs du temple, fut célébrée dans l'intimité une première fois à Béthanie, une seconde fois à Jérusalem. Les récits qui nous sont parvenus sont, tous deux, affreusement défigurés par des interpolations postérieures. Quand on les a écartées, il reste ceci. A Béthanie, (Marc 14, 3), une femme répandit une huile du plus haut prix sur la tête de Jésus pendant qu'il était à table chez un ami. L'onction d'huile était le symbole de l'investiture royale chez les Juifs (qui ignoraient totalement les onctions d'huile faites sur les morts). La femme en question (manifestement une des personnes venues de Galilée avec Jésus) a donc conféré l'investiture de la royauté au convive qu'elle a oint d'huile précieuse. A Jérusalem, le soir même où toute la ville célébrait la pâque, Jésus qui la célébrait aussi annonça pour le lendemain l'inauguration du royaume et promit à ses disciples de leur donner les douze tribus d'Israël à gouverner (plus haut, page 9). Pourtant il

prescrivit à son entourage de se procurer des épées (Luc 22, 36) pour parer une offensive éventuelle des Romains.

Hélas ! Le lendemain matin il était amené devant le tribunal du fonctionnaire romain Pilate. On connaît le reste (p. 10). Après avoir subi les outrages de la soldatesque romaine (Marc 15, 18) le « roi des Juifs » fut conduit au supplice et attaché à une croix sur laquelle fut inscrit par dérision le titre qu'il revendiquait (Marc 15, 26) :

« Le roi des Juifs ».

L'intervention divine n'apparut pas. Et Jésus qui, même sur la croix, l'attendait encore, finit par s'écrier (Marc 15, 34) :

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Après ce cri de désespoir il expira. Son cadavre, comme ceux de tous les suppliciés, fut jeté à la voirie dans le ravin d'Hinnom. Un grand rêve venait de s'évanouir... en attendant de renaître.

V. — LE PORTRAIT MORAL DE JESUS

La caractéristique fondamentale de Jésus a été la foi à sa mission providentielle et au secours divin qui ne manquerait pas de l'appuyer. Jésus comptait sur l'intervention de Dieu avec une confiance qui excluait le plus léger doute. Au père de l'épileptique qui lui dit (Marc 9, 22) : « Si tu peux quelque chose, viens à notre aide », il répond d'un ton indigné :

« Si tu peux ! » Tout est possible à celui qui croit (la Vulgate a complètement travesti ce texte en traduisant : « Si tu peux croire » et en adressant ces mots au père de l'enfant. Jésus ne dit pas au père de l'enfant que, s'il peut croire, sa foi sera exaucée ; il répète avec indignation les paroles que le père lui a adressées). »

A Jérusalem, en présence du figuier maudit la veille et dimanche, Jésus dit à ses disciples (Marc 11, 22) :

« Ayez foi en Dieu. Je vous le déclare en vérité, si quelqu'un dit à cette montagne : Ote-toi de là et jette-toi dans la mer, et s'il ne doute point en son cœur mais croit que ce qu'il dit arrivera, il le verra s'accomplir. »

Le soir même de la pâque, quelques heures avant son arrestation, il promettait à ses disciples l'inauguration imminente du royaume (p. 9). Et, devant le tribunal de Pilate, il se proclamait encore le roi des Juifs (p. 10). Sauf au moment même de la mort p. 29) il conserva une foi absolue à sa mission ; il se crut chargé par Dieu de rendre à son pays l'indépendance, de restaurer le royaume de David, et il attendait l'intervention divine qui allait réaliser cette mission.

Il va sans dire que cette foi ardente se concilie parfaitement avec les expédients, les scènes concertées signalées plus haut (p. 15). Tous les thaumaturges ont été obligés, pour soutenir leur rôle, de recourir à la supercherie. Ils l'ont employée, non pour simuler une foi qui leur aurait fait défaut, mais simplement pour communiquer aux assistants la foi dont ils étaient eux-mêmes animés.

Il fallait nous arrêter sur la foi de Jésus. On peut mentionner plus brièvement ses autres particularités.

A ses bons moments Jésus était jovial ; il ne manquait pas d'humour, et les expressions colorées tombaient spontanément de ses lèvres. Rencontrant sur le bord du lac de Tibériade quelques jeunes villageois occupés à la pêche, il leur dit (Marc 1, 17) : « Suivez-moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes ». Averti qu'Hé-

rode Antipas le poursuivait, il fit à ses informateurs une réponse qui a malheureusement été en partie altérée et dont il ne nous reste qu'un lambeau authentique (Luc 13, 32) : « Dites à ce renard : Voici je chasse les démons et je fais des guérisons ». Un jour que des habitants d'un village samaritain l'avaient mal reçu, il fut invité par Jacques et Jean à faire descendre le feu du ciel sur les coupables. En réponse à leur pétulance il leur donna le sobriquet de « fils du tonnerre » (Luc 9, 54 combiné avec Marc 3, 17).

Une autre fois, apprenant que les représentants des prêtres lui demandaient de payer pour lui et pour Pierre l'impôt du temple qui était d'un statère (Matt. 17, 27 ; le statère représentait environ 2 fr. 80 d'avant la guerre), il dit à Pierre d'aller pêcher un poisson et de lui ouvrir la bouche où il trouverait le statère demandé : manière piquante d'expliquer que la vente du ou des poissons pêchés par Pierre procurerait le statère requis. Un jour qu'il était descendu chez deux sœurs (Luc 10, 38), voyant que l'une d'elles, Marthe, était jalouse des attentions dont l'autre sœur, Marie, était l'objet, il dit pour la calmer : « Un seul plat est nécessaire » (interprétation de saint Basile, *Regulæ fusius tractatæ* 20, 3). Quant à Marie, elle prit, en compagnie du maître, le chemin de Jérusalem (Luc 24, 10). Pendant son séjour à Jérusalem les prêtres, qui connaissaient ses visées nationalistes et qui étaient gagnés aux Romains, lui firent demander si l'on pouvait payer le tribut à César. Jésus évita habilement le piège qui lui était tendu. S'étant fait présenter une pièce de monnaie sur laquelle l'effigie et le nom de César étaient gravés, il dit : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu » (ces derniers mots sous-entendent que la Palestine est à Dieu et que les Romains qui l'occupent doivent disparaître). Mentionnons aussi l'ordre donné aux disciples de se procurer des épées pour repousser une attaque éventuelle

(p. 33), le conseil d'éviter les procès (Luc 12,56), et celui de prendre la dernière place quand on dîne en ville pour ne pas s'exposer à un affront (Luc 14, 7) : propos très sensés mais d'une sagesse un peu vulgaire.

D'autre part, on a rapporté plus haut (p. 21) la malediction portée contre le figuier, et aussi (p. 30) la rebuffade violente que Pierre eut un jour à essuyer. A ces paroles irritées il faut joindre celles qui furent prononcées contre les disciples lors de l'arrivée de l'épileptique (Marc 9,19) : « Race incrédule et perverse, jusqu'à quand serai-je avec vous et vous supporterai-je ? » Jésus ne savait pas maîtriser ses réflexes, et la moindre contrariété lui faisait perdre le calme. Cette constatation est l'écueil contre lequel se brisent certaines maximes qu'on lit chez Luc ou chez Matthieu, notamment l'oracle Matt. 11,29) : « Mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur ». Cet appel aux âmes n'a pu tomber des lèvres qui ont maudit le figuier et jeté l'anathème à Pierre.

NOTE SUR LES EVANGILES.

Les évangiles reçus par l'église romaine et appelés pour cette raison *évangiles canoniques* sont au nombre de quatre. Ils portent respectivement les noms de Matthieu, Marc, Luc et Jean. Les trois premiers (Matthieu, Marc, Luc) sont construits à peu près sur le même plan. Pour ce motif on les appelle *synotiques*. Le quatrième (évangile de Jean) est construit sur un plan particulier : il ne fait pas partie du groupe des synoptiques.

A en croire l'église romaine les quatre évangiles sont strictement historiques. Tout ce qu'ils rapportent, soit dans l'ordre des faits, soit dans l'ordre des discours, a été accompli exactement comme ils le rapportent. La critique indépendante rend un autre verdict dont voici les principaux éléments :

I. — L'évangile de Jean est un tissu de fictions où tout est inventé sous déduction de quelques matériaux historiques qui eux-mêmes n'ont été utilisés qu'après une déformation préalable. Les preuves de cette assertion abondent : on ne peut ici apporter que quelques exemples : a) Jean attribue à Jésus des miracles sensationnels (résurrection de Lazare 11,42 ; guérison de l'aveugle-né 9,7 ; chute simultanée de tous les valets des prêtres chargés d'arrêter Jésus 18,6) qui, s'ils avaient eu lieu, auraient nécessairement été mentionnés par les synoptiques et dont ceux-ci ne soufflent mot. — b) Jean met dans la bouche de Jésus des discours parfois sublimes (entretien avec la Samaritaine 4,23), d'autres fois remplis d'une métaphysique rebutante qui les rend à peu près inintelligibles, mais qui tous sont aux antipodes des discours rapportés par les synoptiques. — c) Jean raconte que Jésus alla à Jérusalem dès le début de sa carrière publique (2,13) et il le ramène ensuite plusieurs fois dans cette ville. En quoi il est en opposition absolue avec les synoptiques lesquels, dans leur description de la carrière publique de Jésus, ne mentionnent qu'un seul voyage à Jérusalem et le placent dans les jours qui précéderont immédiatement la mort sur la croix. — d) Jean place l'expulsion des vendeurs du temple au cours du premier voyage de Jésus à Jérusalem (2,14), et il n'en fait pas mention dans le récit, du dernier voyage. Ici encore il contredit les synoptiques qui, tous, placent ladite expulsion dans les jours immédiatement antérieurs à la mort.

II. — Les évangiles de Luc et de Matthieu contiennent de multiples récits complètement étrangers à la réalité. Comme pour l'évangile de Jean les preuves sont nombreuses, mais on doit se borner ici à quelques exemples :

a) Luc raconte 5,6, que les premiers disciples furent gagnés à Jésus par une pêche miraculeuse dont la puissance thaumaturgique du maître les fit bénéficier. Marc, qui de l'aveu de tous, a écrit avant Luc, aurait nécessairement connu ce miracle s'il avait existé et, le connaissant, il n'aurait pu se dispenser de le mentionner. Il ne le mentionne pas 1,18. D'où nous concluons qu'il ne l'a pas connu et qu'il ne l'a pas connu parce que le susdit miracle est un produit de l'imagination de Luc. — b) Cette observation s'applique à trois autres miracles que Marc ne mentionne pas et qu'on lit chez Luc. Le premier de ces prodiges consiste dans la visite de l'ange à Jésus pour le réconforter au moment de son agonie (Luc 22,43). Le second a pour objet la restitution d'une oreille amputée. La victime de cet accident était le valet du grand-prêtre ; l'auteur était un disciple qui avait frappé le valet d'un violent coup d'épée. Luc rapporte 22,51, que Jésus répara immédiatement le dommage causé par son disciple. Marc raconte l'accident 14,47, mais il ne mentionne pas la restitution de l'oreille. Le troisième prodige est la prophétie de la ruine de Jérusalem que Jésus fait aux femmes de cette ville en se rendant au calvaire. Luc 22,29, rapporte cette prophétie dont Marc ne parle pas. — c) Aux prodiges rapportés par Luc et inconnus à Marc on peut associer certaines paroles édifiantes rapportées par Luc, notamment la prière de Jésus mourant (Luc 23,46) : « Père, je remets mon esprit entre tes mains ». Marc 15,34 ne connaît que le cri de désespoir : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». — d) Luc et Matthieu décrivent des miracles sensationnels opérés par le ciel en l'honneur de Jésus enfant (chez Luc 2,9, apparition angélique aux bergers de Bethléem pour leur annoncer la naissance d'un sauveur ; chez Matthieu, 2,2, l'étoile qui conduit les mages à Jérusalem puis à Béthléem). Trente ans plus tard, quand Jésus fait sa propagande, personne ne rappelle ces prodiges accomplis à la porte

de Jérusalem ou à Jérusalem même. L'oubli est universel. Or il n'était pas possible. Les susdits prodiges sont des fictions. — e) Matthieu mentionne deux agités de Gêrasa (8,29), deux aveugles de Jéricho (20,30). Marc (5,1 ; 10,46) et Luc (8,27 ; 18,35) ne signalent qu'un agité, qu'un aveugle de Jéricho. Si les deux agités, les deux aveugles de Jéricho avaient existé, Marc et Luc les auraient certainement connus et les connaissant ils n'auraient pu les passer sous silence. Matthieu a créé de toutes pièces le dédoublement dont il fait deux fois mention. Nous retrouvons sous sa plume le même procédé dans la description qu'il fait de l'entrée de Jésus à Jérusalem. Selon lui le Christ (21,7) était monté sur une ânesse qu'accompagnait son ânon. Marc (11,2) et Luc (19,30), ne mentionnent que l'ânon. L'ânesse accompagnée de l'ânon ne réside que dans l'imagination de Matthieu. Mais ici le dédoublement a pour cause une prophétie comprise de travers (21,5) ; il est le résultat d'une bévue. — f) Selon Matthieu l'expulsion des vendeurs eut lieu dès la première visite de Jésus au temple (21,12) ; le dessèchement du figuier maudit fut constaté par les disciples immédiatement après la malédiction portée contre lui (21,20) ; à Jésus sur la croix on présenta à boire du vin mêlé de fiel (27,34). Selon Marc (11,11 et 15), Jésus se borna dans sa première visite du temple à inspecter les lieux et l'expulsion des vendeurs n'eut lieu que le lendemain ; le dessèchement du figuier maudit ne fut constaté que le lendemain de la malédiction (11,20 comparé à 11,14 et 19) ; à Jésus sur la croix on offrit à boire du vin mêlé de myrrhe (soporifique destiné à calmer les souffrances des patients). Matthieu, qui avait sous les yeux le texte de Marc, l'a corrigé. La première correction tend à prouver que Jésus disposait d'une science supérieure qui lui permettait d'agir sans un examen préalable des lieux ; la seconde met en relief le caractère miraculeux du dessèchement ; la troisième, de l'aveu de l'apologiste Fillion (*Evangelie selon S. Matthieu* p. 546) a été

faite pour montrer dans le breuvage offert l'accomplissement d'une prophétie du psaume 68,22 où l'on présente le vin mêlé de fiel à un malheureux pour augmenter ses tourments (Pillon dit ici en parlant de Matthieu : « il aura sacrifié l'exactitude parfaite au désir de faire un beau rapprochement »). Les trois corrections ont été faites systématiquement et elles mettent les récits en dehors de la réalité.

g) Matthieu dit, 21,14 que Jésus fit de multiples miracles après l'expulsion des vendeurs. Ces miracles sont fictifs, car Marc n'aurait pu se dispenser de les mentionner s'ils avaient existé, or il n'en parle pas.

En bref, Luc et Matthieu contiennent un nombre appréciable de récits historiques qui proviennent presque tous de Marc (Matthieu n'a qu'un seul récit historique qui lui soit propre, (voir ici p. 37). Luc en possède environ une demi-douzaine (voir ici p. 37). La fiction n'est donc pas chez eux aussi étendue que dans l'évangile de Jean qui n'est, d'un bout à l'autre, qu'une longue fiction. Elle occupe néanmoins une place considérable.

III. — Les récits de Marc sont, en majeure partie, historiques (dans le sens où le sont les récits populaires qui contiennent toujours des inexactitudes). Néanmoins la fiction n'est pas absente de son livre. Voici quelques exemples : a) Nous lisons dans 6,5 que Jésus ne put faire aucun miracle à Nazareth et qu'il y fit pourtant quelques guérisons lesquelles, produites par l'imposition des mains, étaient nécessairement miraculeuses. La seconde partie de la phrase contredit la première ; son contenu est fictif. — b) Marc signale deux multiplications des pains (7,30 et 8,6). Luc aurait certainement mentionné ces deux prodiges s'il les avait connus ; il n'en rapporte qu'un 9,13, parce qu'il n'en

connait qu'un. L'une des multiplications des pains, rapportées par Marc est fictive. — c) La dissertation sur Béelzébub 3,22-30 est encadrée par la scène où Marie, accompagnée de ses autres enfants, essaie d'arrêter Jésus. Cette dissertation n'a aucun rapport avec son cadre ; elle obscurcit la démarche de Marie et c'est sa seule raison d'être ici. La dissertation sur Béelzébub, dont on n'examine pas ici la valeur intrinsèque, à ne considérer que la place où elle se présente chez Marc, est une fiction.

Résumons. La fiction est tout dans l'évangile de Jean dont aucun récit n'est historique. Elle occupe la plus grande partie des évangiles de Luc et de Matthieu dans lesquels les récits historiques sont à peu près tous empruntés à Marc. Chez Marc les récits fictifs occupent une place appréciable, non aussi grande pourtant que les récits historiques. Ces conclusions découlent d'arguments dont la plupart atteignent l'évidence.

Sans avoir l'importance du problème de l'historicité la question de la date des évangiles appelle une solution. Cette solution les apologistes ont cru l'obtenir à l'aide d'arguments aussi illusoires que laborieux dont les critiques indépendants n'ont pas toujours aperçu le néant. Voici quelques assertions dont on ne peut faire ici la preuve, mais dont plusieurs se dégagent des considérations qui précèdent.

L'évangile de Marc a eu deux rédactions. La première a dû être écrite de très bonne heure, aux environs de l'an 50 ou même auparavant. Son auteur est probablement Jean Marc qui suivit un instant Paul puis s'attacha à Barnabé (*Actes* 13,13 ; 15,37). Marc tient ses renseignements de Pierre soit directement soit par l'entremise de Barnabé. Son livre commençait à 1,15 de l'évangile actuel et s'arrêtait à la mort de Jésus sur la croix (Pierre a pu fournir ses récits avant d'être reconquis à la foi par Barnabé). Il ne contenait ni la

transfiguration (9,2) et la marche de Jésus sur les eaux (8,23) et diverses autres scènes qu'on ne peut mentionner ici.

La seconde rédaction a été commencée aux environs de 140 ; mais elle ne s'est arrêtée que vers 180. Son travail entièrement fictif a consisté à enrichir par des additions la rédaction primitive et aussi à la remanier. Les récits qu'elle a ajoutés sont consacrés à la gloire de Jésus (les quatorze premiers versets de notre évangile, les récits qui suivent la mort de Jésus, etc...) Les récits qu'elle a remaniés scandalisaient la piété chrétienne des environs de 140. Les retouches qui leur ont été infligées les rendent incohérents mais suppriment, ou, du moins, atténuent le scandale (voir surtout le récit du dernier repas et celui qui suit la scène de Césariée de Philippe 14,22 ; 8,31).

Luc, compagnon de Paul, a écrit une première édition de son livre aux environs de l'an 60 ; il en a écrit une seconde après la ruine de Jérusalem de 70. A partir des environs de 130, son livre fut enrichi de la conception divine de Jésus 1,34-35. Il reçut d'autres additions aux environs de 150 et même plus tard.

L'évangile de Matthieu a été rédigé aux environs de 150. Il a reçu plus tard quelques additions peu nombreuses. De tous les évangiles il est le moins remanié. Matthieu à qui la tradition l'attribue était un disciple de Jésus. Il est, cela va sans dire, complètement étranger à la rédaction de ce livre.

L'évangile de Jean a eu deux rédactions. La première est des environs de 135. La seconde, dans laquelle l'influence montaniste est visible, ne peut être antérieure aux environs de 170. Un remaniement à l'édition de 135 a pu être opéré vers 150. Dans ce cas la rédaction de 170 serait la troisième. Jean était un disciple de Jésus. La tradition qui lui attribue notre livre est fantaisiste.

Tacite (*Annales* 15,44) et Suétone (*Claudius* 19) nous apprennent que le « Christ » a existé sous le règne de Tibère : rien de plus. Dans les *Antiquités* de Josèphe on lit un texte 18,33 qui contient un vif éloge de Jésus et où Jésus est présenté comme ressuscitant trois jours après sa condamnation par Pilate. Les apologistes eux-mêmes avouent que ce texte, sous la forme où nous l'avons, est interpolé. Mais ils prétendent y reconnaître un noyau authentique. Erreur. Le prétendu témoignage de Josèphe est entièrement l'œuvre d'un chrétien du troisième siècle et Josèphe y est totalement étranger. En somme, sans Marc nous ne connaîtrions à peu près rien de plus de Jésus que son existence.

Joseph TURMEL.